

Le volume comprend des histoires révisées du livre
Giurumeles, micles et autres aventures
publié en 2018 aux Éditions Brumar, en Roumanie.

Publié en mai 2025 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

ISBN : 978-952-390-829-1

© 2024 Adrian Voicu
Tous droits réservés

Adrian Voicu

HISTOIRES DE L'AÉROPORT
ET DES ALENTOURS...
FONT LEUR RETOUR !

Littérature humoristique

Atramenta

Avec ce second volume d'Histoires de l'Aéroport et des alentours font leur retour ! publié chez le même éditeur, Adrian Voicu signe une nouvelle page qui enrichit le domaine littéraire humoristique qu'il cultive avec bonheur et talent.

Il faut dire que l'auteur maîtrise ce sujet de manière incontestée et incontestable, avec, en prime, une assurance offerte par le succès auprès de ses nombreux lecteurs de son premier volume, comme de ses autres livres que les habitués connaissent presque par cœur à présent.

On ne s'improvise pas conteur et humoriste de surcroît.

Il faut avoir le don d'habiller le réel avec le manteau multicolore de la fiction et du fantastique, de le transcender pour en créer un monde nouveau, meilleur, sans doute, et surtout plus beau.

La richesse inépuisable dont dispose l'imagination d'Adrian Voicu, la verve de sa parole et de son rare talent d'arpenteur capable de trouver de l'humour partout où ses pas le portent en sont la preuve incontestable.

Quel est son secret ?

Difficile d'y répondre sans avoir pénétré dans son univers narratif et faire la connaissance de ses personnages qui deviennent rapidement des êtres familiers, des proches, voire des amis, oserions-nous dire.

Ce retour dans l'univers de l'Aéroport et des alentours est une occasion nouvelle pour poursuivre les aventures du narrateur et de ses amis Grégoire, Tibor, Walter, Pierrot,

Argon, mais aussi d'autres qui portent des surnoms colorés comme Cacahuète, Cholestérol, Bouboule, Fripon ou Cornichon.

On se croirait dans un pays des contes de fées, entourés d'un monde merveilleux et de personnages fantastiques.

Il faut croire que ses origines roumaines s'y prêtent, car la Roumanie regorge de héros dont il nous est difficile de savoir s'ils sont vrais ou viennent vers nous d'ailleurs.

Oui, Adrian Voicu, n'a jamais cessé d'être un grand enfant recevant dans ses moments secrets d'écriture la visite de ses rêves et de ses espiègeries.

Dans la vraie vie, c'est son sourire et son regard lumineux qui parlent le mieux de lui, en soulevant discrètement le rideau de ses mystères enfantins.

Qu'en est-il du genre littéraire que cet incorrigible narrateur-blogueur cultive dans ce nouveau recueil ?

Les textes restent brefs, sous forme d'anecdotes racontées au coin du feu ou, encore mieux, devant un verre de boisson rafraîchissante, sans oublier des écarts plus alcoolisés.

Le schéma est le même, on peut dire, dans la tradition classique des histoires courtes ou tout se déroule pour préparer la place à la chute qui renferme en elle-même toute la saveur de l'ensemble.

Le style direct, à la première personne, rend le discours vivant et assure une intimité rapidement installée avec le lecteur.

Ce Je donne du charme à l'intrigue et dessine rapidement le contour d'une scène expressive.

Ainsi, ces histoires deviennent vivantes, s'animent et enchantent les yeux et les oreilles de ceux qui les lisent, et qui, plus encore, les vivent.

L'univers professionnel s'efface rapidement laissant toute sa place à l'environnement informel, amical qui rapproche les protagonistes et fait d'eux des complices aux multiples et incroyables aventures auxquelles ils participent.

Qu'ils soient présents à leur lieu de travail, en voyage, en déplacement dans différents aéroports ou lieux pittoresques, ces héros improbables – des Tintin au Gabon, par exemple –, deviennent très vite, sous la plume d'Adrian Voicu, des acteurs d'une comédie humaine dont le charme n'a d'égal que leur humanité simple, attachante et sincère.

Ce deuxième tome se lit avec la même curiosité et le même plaisir que le premier.

Espérons que d'autres suivront pour notre plus grand plaisir.

Dan Burcea
Critique littéraire

Sommaire

Souvenirs de l'armée – Épisode 1.....	11
La blague des pompiers.....	13
Calculs et histoires.....	15
Écouteurs.....	22
Rendez-vous au Golfe d'Aden.....	23
Billets pas chers.....	28
Souvenirs de l'armée – Épisode 2.....	29
Jeu des prisonniers.....	33
Banane.....	49
Giurumeles et mices.....	50
Prédiction de mots – Variante 1.....	55
À se balancer dans le berceau de la Renaissance....	57
Anniversaire.....	69
Leçons de vie.....	70
Souvenirs de l'armée – Épisode 3.....	77
Enceinte intelligente.....	81
La loi du déshabillage.....	83

Prédiction de mots – Variante 2.....	92
Les fous et un anniversaire.....	93
Rêves.....	101
Le perroquet de l'oncle Patya.....	105
Souvenirs de l'armée – Épisode 4.....	111
Ping-pong à l'atterrissage.....	113
Recette.....	118
Problèmes dans la salle de bains.....	120
Test.....	124
La ronde de nuit.....	126
Souvenirs de l'armée – Épisode 5.....	135
Backgammon et masochisme.....	140
Tristesse.....	151
Le liquide bleu.....	153
La Fête des Pères.....	157

SOUVENIRS DE L'ARMÉE – ÉPISODE 1

C'était la fin du printemps, un lundi matin.

Nous avons envoyé les avions dans le ciel de la patrie et je suis sorti avec Grégoire pour fumer une cigarette.

– Mon p'tit Adrian, tu nous offres un café ? C'est lundi et je n'ai rien du tout, entra-t-il directement dans le sujet.

– Eh bien, ai-je encore le choix ? souris-je.

– Et si tu n'as plus le choix..., déclarèrent Tibor, le Hongrois, et Kiril, le Bulgare, sortis de nulle part. Peut-être que tu pourrais aussi nous faire cette charité.

– D'où sortez-vous, les gars ? sursautai-je en riant.

– De derrière moi, répondit en riant Walter, l'Allemand.

– Eh bien, si vous m'avez encerclé, dis-je, allons à la cantine. On s'assoit sur des chaises et je vous sers élégamment à table.

Nous y arrivâmes, je fis le service et nous nous mîmes à siroter le café en discutant de choses et d'autres.

– Je me suis souvenu d'une anecdote de l'armée, dit à un moment donné Grégoire.

– Ah, parfait, compléta Walter, j'en ai une bonne aussi.

– Alors, proposai-je, puisque nous sommes ensemble jusqu'à vendredi, retrouvons-nous ici chaque matin après le départ des avions. Je vous offrirai le café et vous, les histoires.

— C'est ce qu'on va faire, approuva Tibor.

— Allez, vas-y, encourageai-je Grégoire.

— C'était vers l'hiver, commença Grégoire, et un matin, en sortant pour les exercices de réveil, j'ai glissé sur une marche et me suis tordu la cheville.

Je suis allé à l'infirmerie en boitant.

Là, le roi, l'empereur et le maître absolu était le Cyclope, un adjudant-chef laissé là depuis l'époque de Napoléon.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé à toi ? me demanda-t-il en me regardant par-dessus ses lunettes, en secouant sa cigarette.

— J'ai fait un faux pas, camarade adjudant-chef, répondis-je, tourmenté par la douleur à la cheville.

— Camarade adjudant-chef assistant en chef, car j'ai fait l'école supérieure de premiers et seconds secours, répliqua-t-il durement.

— Oui, à vos ordres ! réagis-je mécaniquement.

— Reste là ! continua-t-il en se levant lentement.

Il alla jusqu'à l'unique petite armoire de la pièce, prit un petit flacon sur lequel était écrit « Collyre » et me le tendit.

— Camarade adjudant-chef assistant en chef, ce truc n'est pas pour les yeux ? lui demandai-je, étonné.

— Exactement ! répondit-il sèchement en allumant une autre cigarette. Pour que tu voies où tu marches la prochaine fois.

LA BLAGUE DES POMPIERS

C'était un soir, lors du changement de vacation, quand je croisai Tibor, le Hongrois, pour un café.

— Mon p'tit Adrian, dit-il, laisse-moi te raconter une blague que mon beau-frère pompier m'a racontée.

— Vas-y, raconte ! l'encourageai-je en portant ma tasse à mes lèvres.

— Il paraît qu'un petit garçon jouait sur la route avec un bâton, quelque part à la campagne.

Un milicien (nom donné aux policiers dans les pays de l'Est) s'approcha et lui demanda :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

— Je fais des miliciens, répondit l'enfant.

— Ah oui ? Et avec quoi tu les fabriques ?

— Avec du sable, de l'eau et de la merde, répondit-il avec sérieux.

— Ah bon ? s'étonna le flic.

— Oui, affirma l'enfant.

Furieux, le milicien lui donna une raclée et le chassa de la route.

Le lendemain, même scène : l'enfant jouait avec son bâton, le milicien revint, posa la même question, obtint la même réponse et, une fois de plus, le frappa avant de le renvoyer chez lui.

Le troisième jour, l'enfant était encore là, en train de jouer.

Le milicien s'approcha et demanda d'un ton méfiant :

— Et aujourd'hui, qu'est-ce que tu fais ?

— Des pompiers, répondit l'enfant sans se démonter.

— Des pompiers ? s'étonna le policier. Et avec quoi tu les fais ?

— Avec du sable et de l'eau.

— Et tu ne mets pas de merde ? interrogea le milicien.

— Non, parce que sinon, ça fait des miliciens, répondit l'enfant.

CALCULS ET HISTOIRES

J'accompagnais un vol charter, et le paysage était remarquable jusqu'à ce que nous arrivions à l'endroit où, selon la légende, la reine de Saba aurait donné naissance au fils de Salomon, Ménélik.

Je pourrais jurer que j'ai vu le Grand Rift Africain, car peu de temps avant de commencer la descente, sur le côté gauche de la direction de vol, nous avons longé une vallée aux dimensions apocalyptiques, qui s'enfonçait près de notre destination.

Nous étions en phase d'atterrissage, les bosses des montagnes s'étaient calmées, un plateau ponctué de vallées et de ravins verdoyants s'étendait sous nos yeux, quand j'ai aperçu, à l'entrée de la piste, sur le côté gauche, l'épave d'un avion à quatre moteurs.

L'image nous a donné des frissons dans le dos et nous n'aurions pas voulu atterrir là par mauvais temps.

Devant l'aéroport d'Asmara, qui n'était guère plus grand qu'un appartement de deux pièces à Athis-Mons, se trouvait un Boeing 767, le seul avion appartenant à Eritrean Airlines.

Un peu plus loin, une demi-douzaine d'avionnettes destinées à l'épandage agricole étaient garées, aux côtés de quelques hélicoptères Mi-8 d'origine soviétique, portant des insignes militaires et se dressant tristement dans l'herbe haute.

On nous a stationnés à côté des pulvérisateurs aériens, histoire de ne pas « encombrer » le trafic.

Quelques garçons serviables se sont précipités vers nous pour s'occuper des services de l'avion (ramassage des déchets, vidange des toilettes et remplissage du réservoir d'eau potable), et, peu après, nous avons pris nos bagages pour nous diriger vers l'aéroport, impatients de découvrir le duty-free que Bidule, l'un de nos pilotes, nous avait tant vanté pendant le vol.

— Vous avez un duty-free, n'est-ce pas ? ai-je laissé échapper à l'attention du type qui allait nous faire passer la douane.

Sa réponse est arrivée comme une aiguille bien placée dans le ballon reçu par un petit enfant chez McDonald's :

— Oui, mais il n'est ouvert que lorsque nous avons des vols.

— Et quand avez-vous des vols ? ai-je insisté par curiosité.

— Dans trois mois, pour le Ramadan, a-t-il souri.

Enfin, j'ai laissé tomber et nous sommes arrivés dans un hôtel qui était chic, avec beaucoup de fleurs et de palmiers autour et le personnel était aimable et souriant.

Abandonnant l'idée du duty-free, nous avons rejoint l'hôtel chic, entouré de fleurs et de palmiers, où le personnel était aimable et souriant.

On reconnaissait l'empreinte italienne dans les sols, les murs, les ferronneries et les autres matériaux de construction et de finition importés d'Italie.

Tout était fait avec goût et plaisait à notre regard profane.

Les 2300 et quelques mètres d'altitude où se trouvait la ville ont rapidement fait leur effet : après avoir gravi deux étages sur nos jambes peu entraînées, nous avons du mal à insérer la carte dans la serrure de la porte.

Après un repos bien mérité et un dîner copieux, nous nous sommes retirés dans le bar de nuit attenant au restaurant.

Grand, spacieux, il semblait également faire office de discothèque, vu les enceintes suspendues aux coins du plafond.

Deux écrans plasma accrochés aux murs captaient l'attention d'une foule de locaux passionnés par un match de football.

Nous n'avons pas eu le temps de profiter longtemps de l'ambiance électrique, car dès le coup de sifflet final, la salle s'est vidée comme si une alarme avait retenti.

Seuls Cacahuète et moi étions encore attablés, en consommateurs solitaires.

Ayant tant d'espace à notre disposition et trois serveuses très attentionnées, nous avons commencé par une tequila aztèque, accompagnée de sel et de citron, histoire de nous délier les sens.

— Ma biche, fit Cacahuète en désignant discrètement une dame qui dressait une table voisine, apporte-nous une bière locale chacun, s'il te plaît !

— Et un Jack Daniel's chacun, ai-je ajouté dans une langue que la serveuse comprenait parfaitement.

Après une première gorgée, Cacahuète s'est lancé :

— Mon poulet, t'ai-je déjà raconté celle de mon pote de l'Aviation Utilitaire ?

Sans attendre ma réponse, il a poursuivi :

— J'avais un pote dans l'armée, à Sibiu, qui bossait à l'Utilitaire du temps de Ceaușescu. Il épandait des produits sur les cultures, les pommes de terre ou je ne sais quoi d'autre.

Bref, il cherchait un moyen de se faire un peu d'argent honnêtement et a eu l'idée de siphonner l'essence d'avion stockée dans une citerne abandonnée en plein champ.

Le problème, c'est que le chef de la CAP (Coopérative Agricole de Production) était d'une vigilance malade : il mesurait le niveau de carburant chaque jour à l'aide d'un bâton d'environ deux mètres.

Il l'insérait par le trou du réservoir et marquait la hauteur du carburant chaque soir, après les vols d'épandage.

Ce sacré chef était vraiment vigilant, car le matin il remettait le bâton dans le réservoir pour voir si le niveau était à la marque.

Que crois-tu que mon pote de l'armée a imaginé pour ne pas se faire prendre ?

Chaque nuit, il coupait un petit bout du bâton avec un chalumeau, exactement la quantité qu'il avait siphonnée.

Le vigilant venait le matin vérifier, paf ! il trouvait l'essence au niveau de la marque.

Il s'est rendu compte qu'il manquait de l'essence quand il a laissé tomber le bâton dans la citerne, car il était devenu trop court, haha !

Malheureusement pour le chef, mon ami était parti de là juste avant que le bâton de celui-là ne tombe dans la citerne.

Nous avons éclaté de rire et, simultanément avec le deuxième verre de Jack Daniel's, une autre histoire a suivi.

— Après notre passage à Libreville, quelques jours plus tard, Cholestérol (le pilote) et Bouboule (le copilote) sont arrivés. Cholestérol ouvre la fenêtre, et voilà que le petit gars à qui nous avons appris des conneries et des mots obscènes en roumain il y a quelques mois vient lui dire :

— Qu'est-ce que tu fais, branleur ?

Cholestérol se tourne vers Bouboule et demande :

— Mec, d'où il me connaît, celui-là ?

J'ai éclaté de rire en entendant ça, et Parrain, mon partenaire technique de l'époque, m'a raconté la suite.

Il a pris une autre gorgée de Jack et a continué ses folies.

— On était au-dessus de l'Afrique, je ne sais plus où diable on allait, mais je me souviens qu'on venait de Nairobi.

Au petit-déjeuner, on avait eu des haricots avec des saucisses, comme chez nous à la campagne, une folie de cassoulet, un vrai festin !

Je m'étais gavé avec deux portions et après quelques heures, après le décollage, j'étais plein de pets comme un dirigeable, j'arrivais à peine à garder les pieds sur terre.

J'étais sur le point d'éclater, je te jure !

J'allais bien aux toilettes pour lâcher du lest, je les ai trouvées occupées.

Que faire, que faire, allez, je vais encore tenir un peu.

Les pilotes étaient Fripon et Cornichon, et les hôtesse, je ne sais plus.

Je suis entré dans le cockpit et alors que j'étais là, je sentis soudain que je ne pouvais plus me contrôler.

Alors, je me suis bien enfoncé dans le siège et j'ai libéré la pression tout doucement, sans aucun bruit.

J'ai encore attendu un peu et je suis sorti, car mes yeux me piquaient tellement c'était fermenté.

Une des hôtesse entre dans le cockpit pour demander aux pilotes s'ils veulent de la nourriture ou du jus, quelque chose, et elle en sort abasourdie.

— Mec, elle m'a dit, ils se sont chiés dessus, ma parole ! tu ne sens rien, ça pue comme l'enfer ici aussi !

Moi, rien, je restais silencieux comme une limande au fond de la mer.

L'autre hôtesse est venue, pareil, qui diable est allé aux toilettes et d'où vient cette puanteur comme dans une décharge.

— Ça vient du cockpit ! je suggère de manière voilée. Ça sent les pilotes, haha !

Ils ont vidé un de ces sprays désodorisants, mais on ne voyait toujours pas la différence.

Finalement, l'une d'elles a compris, car, se donnant un mal de chien, elle a suivi la piste du pet et est arrivée jusqu'à moi, qui ne faisais que sourire en coin.

Elles m'ont insulté pendant deux jours, haha !

Tu sais ce que dit l'Allemand : mieux vaut lâcher un bon pet que de gâcher un bol d'intestins !

Le plus drôle, c'est que chacun des pilotes croyait que c'était l'autre qui avait pété et, quand ils n'ont plus supporté l'odeur, ils ont commencé à s'insulter mutuellement.

On s'est arrêté un instant pour boire une gorgée de whisky et essuyer nos larmes de rire.

— Tu te rends compte quelle sacrée portion de haricots ils avaient eue au petit-déjeuner, continua Cacahuète avec insistance.

Le système pneumatique de l'avion n'arrivait pas à suivre ce que je fournissais dans le tuyau.

Les pilotes ont demandé à une des filles ce que diable les passagers avaient fait aux toilettes, ce qu'on leur avait donné à manger, pour bousiller les toilettes à ce point.

Tu t'imagines ce que je me suis pris quand ces filles m'ont démasqué, mais c'est comme ça que je leur ai appris à tous comment partager un pet en deux.

— Comment ça ? ai-je demandé, curieux.

— Tu le tires par les narines, muahaha ! répondit-il en éclatant de rire.

ÉCOUTEURS

Je suis au travail, c'est le milieu de la journée et il fait calme.

On a encore une demi-heure avant que les avions commencent à arriver.

— Mon p'tit Adrian, dit papi Alain, j'ai une formation rapide à faire, je suis à côté, dans la salle d'étude.

— D'accord, mon vieux, dis-je. Bon courage.

Après environ une demi-heure, Pierrot vient vers moi en riant.

— Qu'est-ce que tu as à te rouler par terre comme ça ? je lui demande en souriant.

— Tu sais, dit-il, papi Alain a une formation à faire.

— Oui, réponds-je, il me l'a dit.

— Allez, viens voir ce qu'il fait !

Pierrot me prend par la main, on va à la salle d'étude et on regarde furtivement par la fenêtre.

À l'intérieur, papi Alain donne des coups de paume sur les écouteurs, puis souffle dedans, puis les remet, les enlève et les frappe à nouveau.

— Qu'est-ce qu'il a à faire ça ? demandé-je, perplexe. Ils sont cassés ?

— Non, mec, rit Pierrot. Je l'ai surveillé jusqu'à ce qu'il aille aux toilettes et il n'a pas encore réalisé que j'ai remplacé ses écouteurs sans fil par une paire de protections auditives.